

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
 LYON ET
 DÉPARTEMENTS :
 Un an : 3 fr.
 Six mois : 2 fr.
 Trois mois : 1 fr.
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE

4^e Année

N° 23.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 10 Juin 1900.



Une centenaire héroïque

Tombée de fatigue et de privations sur la route de Paris



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Lord Roberts, qui, depuis le commencement de la campagne s'est montré un chef habile, prudent et avisé est aussi un habile courtisan qui ne dédaigne pas les coups de théâtre.

C'est le jour de l'anniversaire de Majuba Hill qu'il a pris Cronje. Il avait annoncé deux mois à l'avance pour le 18 mai la délivrance de Mafeking, et le 18 mai, la ville fut effectivement débloquée.

Enfin, pour l'anniversaire de la reine d'Angleterre, le 24 mai, il a fait entrer son avant-garde sur le territoire transvaalien, après avoir franchi le Vaal, dont le passage, contre toute attente ne lui a pas été disputé. C'est une façon théâtrale de faire la guerre que n'ont pas pratiquée de plus illustres généraux. Elle va même un peu contre son but en montrant à quel point la lutte actuelle est disproportionnée, puisque l'écrasante supériorité numérique des Anglais leur permet d'écarter tous les aléas d'une campagne ordinaire et de prédire à jour fixe des succès dont la valeur se trouve du même coup singulièrement diminuée.

Malgré tout, il devient de plus en plus évident que le gouvernement britannique ne se fait pas d'illusion sur la solidité de sa conquête. Après la prise de Prétoria, il faut pour occuper le pays entretenir une armée formidable qui entraînera des dépenses inouïes. Dès maintenant des renforts sont expédiés aux 250.000 hommes que Lord Roberts a sous ses ordres et l'on est en droit de se demander où s'arrêtera cette folie d'armements.

Quoi qu'il en soit, l'écrasement méthodique du petit peuple va continuer et l'espoir de voir intervenir de puissances neutres médiatrices s'évanouit définitivement.

La poussée de l'opinion publique, si violente un moment aux Etats-Unis semble s'être calmée depuis que la fortune se montre constamment défavorable aux Boers, il est d'ailleurs trop certain qu'en tout état de cause, elle ne parviendrait pas à modifier les intentions nettement arrêtées du gouvernement. Il semble donc que rien ne puisse s'opposer désormais à la prochaine consommation d'un acte de violence que la voix de tout l'univers civilisé a condamné comme un crime.

La campagne électorale pour la présidence continue aux Etats-Unis et rien ne saurait donner une idée de la fiévreuse activité que déploient les concurrents. Rien n'est négligé pour réchauffer l'entraînement des foules. On transmet maintenant après diner, par téléphone à des centaines de kilomètres, des discours sensationnels.

C'est ainsi qu'un sénateur de New-York, convié à un banquet à 350 kilomètres de sa ville, a adressé aux quatre cents invités, à l'heure des toasts un de ces speeches qu'il tourne, dit-on, à merveille.

Chaque convive a été muni d'un petit tube en caoutchouc avec récepteur, par lequel l'assemblée fut tenue vingt minutes suspendue aux lèvres de l'orateur, — l'expression passe maintenant du figuré au propre — l'applaudissant à plusieurs reprises comme s'il était présent.

On dit que M. Bryan, le candidat présidentiel démocrate, auquel ne suffit plus sa demi-douzaine de harangues quotidiennes, va établir à Chicago un quartier général téléphonique, d'où il pourra adresser un discours à cinq ou six meetings en même temps, pour inflammer l'ardeur de ses partisans avant la grande convention de Kansas, le 4 juillet.

Mais il y a un inconvénient : c'est que l'administration des téléphones pourrait lui couper la parole à l'endroit pathétique.

Allons-nous assister à la mort du timbre-poste ? Grave question qui met en émoi à l'heure actuelle tous les philatélistes, et l'on sait s'ils sont légion, aujourd'hui.

Il paraît, en effet, que l'on étudie à Londres, dans les bureaux du Post Office un appareil, sorte de distributeur automatique qui supprimerait les petites vignettes. On y déposerait la lettre dans une ouverture et la somme nécessaire à l'affranchissement dans une autre. Un mécanisme intérieur qui ne fonctionnerait qu'autant que la somme versée serait suffisante apposerait un cachet sur la lettre.

Grâce à cet appareil, l'Etat ferait de telles économies sur le personnel, qu'il pourrait diminuer aussitôt les taxes actuellement en vigueur.

Ce nouveau système, réunissant ainsi le bon marché et la commodité ralliera bien les suffrages.

Mais cela ne ferait pas l'affaire des infortunés collectionneurs.

Quoi qu'il arrive, et dùt l'existence du timbre-poste être courte désormais, il aura eu une carrière exceptionnellement brillante et rapide. Il n'y a guère plus de cinquante ans que ces petits morceaux de papier ont fait leur apparition dans le monde et leur action sur le sort de l'humanité s'est marquée d'une façon durable et profonde.

Ils ont multiplié les rapports entre les hommes et leur ont appris à mieux se connaître. Ils ont porté la pensée humaine jusque dans les points les plus reculés de la terre. S'ils doivent disparaître un jour par suite de cette loi inéluctable qui fait remplacer peu à peu par des nouveautés mieux appropriées les organismes vieillissants, il conviendra donc d'accorder un mélancolique souvenir à ces humbles auxiliaires dont l'œuvre aura été bonne.

On a célébré, le mois dernier le 81^e anniversaire de la reine d'Angleterre.

La vieille souveraine qui n'est pas exempte des infirmités inhérentes à son âge jouit cependant d'une santé relativement robuste.

Il est assez piquant à cette occasion de rappeler l'information que publia, en 1838, un journal français.

Le correspondant envoyé aux fêtes du couronnement de la reine Victoria glissait à la fin de son compte rendu le renseignement suivant :

« On ne considère pas comme très solide la santé de la jeune souveraine, et l'on craint en général que son règne ne soit pas de longue durée. »

Si jamais pronostic recut des faits un éclatant démenti, c'est bien celui-là.

La quasi-moribonde de 1837 a régné depuis lors pendant soixante deux années et, elle est, pour longtemps encore, peut-être la doyenne des souverains d'Europe.

Les diagnostics de « l'opinion publique » ne sont pas, comme on voit, beaucoup plus infaillibles que ceux des médecins.

NOS GRAVURES

EN ROUTE POUR L'EXPOSITION

LE PONT D'UN PAQUEBOT ARRIVANT D'EXTRÊME-ORIENT

Le grand exode est commencé. De tous les points du monde on se dirige vers Paris, impatient de connaître enfin les merveilles dont on s'entretient depuis si longtemps.

Pendant quelques mois la grande ville sera dans toute la force du terme « Cosmopolis », et il n'est pas une race, pas un groupement humain dont quelque représentant qui ne soit venu admirer le féerique tableau que déploient les deux rives de la Seine.

Nulle part, ce curieux spectacle, donné par la réunion d'hommes différents par la race, la couleur, le costume, le sentiment et les pensées n'est plus frappant que sur ces paquebots qui ramènent de l'Extrême-Orient et des escales intermédiaires une foule bigarrée.

C'est ce spectacle pittoresque que représente notre dessin.

UNE HÉROÏQUE CENTENAIRE

L'Exposition fait travailler dans le monde entier toutes les imaginations. Elle vient d'être la cause d'une bien extraordinaire odyssée.

Une Alsacienne, âgée de cent trois ans, s'est mis en tête de ne pas mourir sans avoir vu l'Exposition. Peu fortunée et ayant l'horreur du chemin de fer, elle quitta son pays, portant sur ses épaules tout son bagage, deux paquets pesant ensemble 59 livres, et dans son mouchoir toute sa fortune une pièce de 2 francs.

On conçoit que, dans ces conditions, la courageuse vieille était résolue d'avance à n'entrer jamais dans une auberge ni dans un restaurant, à ne plus connaître jusqu'à son retour ni le réconfort de la table ni la tiédeur du lit. Elle ne se nourrissait que de pain et de fromage.

Après avoir marché tout le jour, elle couchait soit dans une grange, soit à la belle étoile, lorsque la fatigue la contraignait à s'arrêter en pleins champs.

Elle est allée ainsi de son pays jusqu'en Champagne. Là, ses forces l'ont trahie, et on l'a trouvée, à demi morte de fatigue et de faim aux portes de la petite ville de Sézanne.

Ce merveilleux effort aura toutefois sa récompense et l'héroïque centenaire, soignée et confortée a trouvé des âmes compatissantes qui, touchées de ce prodige d'endurance et de volonté, vont la mettre en mesure de réaliser son rêve.

TANTE ROSE

La maison se trouvait un peu à l'écart des autres maisons villageoises comme si elle avait craint, elle la blanche et la coquette, de se mêler à leur groupe criard et disparate. On y accédait par un petit sentier en lacis qui escaladait le coteau. L'été, c'était sous les ormes touffus et les cerisiers parfumés, comme une avenue d'ombre fraîche et verte, toute retentissante des sifflements des merles et des bouvreuils et des roucoulements plaintifs des tourterelles sauvages. L'hiver, dans les tournants, l'eau des pluies sur le gazon et le format de merveilleuses glissades sur lesquelles les polissons de l'endroit, ces bons et braves polissons de vi lages qui vont tête nue et... bannière au vent, venaient user, au cours d'écoles buissonnières, les semelles de bois de leurs galoches ou de leurs sabots pointus.

C'était une antique demeure de l'autre siècle, quelque rendez-vous de chasse ou d'amour, ou encore quelque ermitage où se complut un admirateur passionné du Gênois Jean-Jacques. Sa vue éveillait en l'âme ces douces songeries mélancoliques auxquelles nous incitent les choses du passé à jamais abolies. Le jardin était orné d'une profusion de bosquets au milieu desquels surgissaient, parmi les rocs, des sources gazouillantes, et de charmilles aux bords moelleux de mousse. Ça et là, vestige de l'ancienne splendeur, quelque marbre mutilé dont le socle s'effritait lentement, mettait encore une tache de blancheur sur le fond de verdure. On avait gratté, d'une façon barbare, les armoiries qui ornaient le cartouche placé au-dessus de la porte, et maintenant, en longs festons noirs que la brise agitait, le lierre, cachant les crevasses, les lépreux et les lézards, pendait au rebord des balustrades et grimpait jusqu'au faite.

Tante Rose, notre tante Rose habitait là et coulait dans cette retraite ses derniers jours, loin de la ville et loin du bruit, seule avec la grande et impérissable nature et avec les souvenirs dont son cœur était plein. Comme sa demeure, elle datait d'un autre siècle. On eût dit, à voir ses cheveux blancs comme la neige, et dont les belles boucles tirebouchonnantes s'éparpillaient, à l'aventure, sur son front poli et sur ses joues pâles, on eût dit quelque dame de jadis, descendue d'un pastel de La Tour. Son teint était aussi lilial que celui d'une jeune fille, ses yeux avaient gardé leur candeur puérile, ses lèvres avaient encore leur rougeur humide de beaux fruits et ses mains, toutes petites, étaient si blanches et si douces que ce nous était un



grand plaisir lorsque, pour nous récompenser, elle nous les laissait baisser. Notre père et notre mère l'appelaient respectueusement Tante Rose, et nous l'appelions ainsi, ignorant ce qu'elle pouvait bien être et quels liens du sang l'unissaient à notre famille. Tante Rose, c'était notre joie, et pour nous, écoliers, elle représentait avec son jardin quelque chose comme le Bon Dieu et le Paradis. Sitôt nos devoirs faits et nos leçons apprises — et cela, je l'avoue, plutôt mal que bien — aux jours joyeux des jadis, nous grimptions en courant le petit sentier montant et nous envahissions la propriété. Et tante Rose nous recevait toujours avec plaisir, et c'était à chaque visite de nouvelles gâteries, de nouvelles sucreries, inventées à notre intention, c'était surtout, à l'heure du goûter, deux petits doigts de vin doré, de vin doux versés dans nos verres minuscules.

Certes, nous ne dérangions aucun meuble dans la maison, nous n'y bousculions aucun bibelot, car nous ne restions jamais enfermés, occupés que nous étions à courir parmi les allées, après les papillons et les libellules ou à jouer à cache-cache dans les charmilles et dans les hautes touffes de rhododendrons. Pourtant, un jour, je la visitai cette maison et je n'oublierai jamais ce jour-là.

C'était aux mois d'hiver, peu de semaines après l'époque où l'on changeait contre un vêtement noir, mon beau petit costume écossais, que j'aimais tant à cause de ces grands carreaux noirs et rouges, et bleus et blancs, dont les couleurs vives éclataient. C'était peu de semaines après l'époque où mon frère s'en alla, au milieu des chants de mort et des glas de cloches, pour un grand voyage d'où il ne revint jamais. Je me souviens qu'alors ma mère, qui jadis chantait toujours, ferma son piano et se mit à pleurer et que mon père fut de longs jours sans me prendre sur ses genoux et sans me raconter les belles histoires qu'il nous narrait si bien le soir sous la lampe. Une après-midi, un jour comme celui-ci, la bonne, notre bonne Victoire, vint me conduire chez tante Rose; tout le long du chemin elle me parla de beaucoup de choses auxquelles je ne compris rien, et me recommanda d'être bien sage et bien obéissant. Lorsque j'entraî, je remarquai que ma tante avait quitté sa belle robe grenat qu'elle se plaisait à revêtir et que, comme moi, elle avait aussi pris des vêtements noirs. Ses cheveux me semblaient plus blancs, sa figure moins rose et plus triste que d'habitude.

terni la candeur de ses yeux et avaient fait toutes rouges ses paupières. Elle me prit dans ses bras, me serra contre elle avec force, me couvrit de caresses et l'ongement me garda sur ses genoux, jouant avec mes boucles blondes et me regardant d'une façon étrange. Puis, se levant, elle me prit la main et, montant l'escalier, me conduisit dans sa chambre.

Derrière, tout craintif, retenant mon souffle, marchant sur la pointe des pieds, j'entraî dans cette chambre qui, jusque-là, était toujours restée fermée pour moi. Il me semblait que quelque malade dormait là et que j'allais l'éveiller. Je sentais au confusement qu'un coin du voile qui me cachait mystérieusement le passé de ma tante allait être soulevé. Elle était toute petite, cette chambre, blanche comme celle d'une jeune fille, mais d'une froideur quasi-monacale et sans ces mille coquetteries qui paraient la chambre de ma mère. Sur le mur, entre les blancs rideaux du lit, un petit cadre qui contenait une miniature était accroché. Ce cadre, tante Rose le prit avec précaution et me le montra :

« N'est-ce pas qu'il était beau, mon Gaspard, s'écria-t-elle avec un enthousiasme que je ne lui connaissais pas et qui fit monter une rougeur à son front, n'est-ce pas qu'il était beau ! Embrasse-le. »

J'embrassai le portrait qui représentait un jeune et bel officier des armées de la République, et... je me mis à pleurer, je ne sais pourquoi.

« Grand fou, me dit ma tante, grand fou et grande folle que je suis, va jouer dans le jardin, prends bien garde de défeuille mes rosiers et dis à Norine qu'elle te donne une tartine et une grappe de raisin. »

Je remarquai qu'en prononçant ces paroles la voix de tante Rose s'était faite toute autre et qu'elle m'avait semblé toute grosse de larmes prêtes à éclater et de sanglots mal réprimés. Mon père et ma mère auxquels, le soir en rentrant à la maison, je racontai l'aventure de mon après-midi et que j'interrogeai au sujet de tante Rose et du bel officier dont elle m'avait fait embrasser le portrait, me répondirent ce que ma tante m'avait déjà dit : que j'étais un fou et elle une grande folle qui déraisonnait outre mesure.

Jamais plus, il ne me fut donné de remonter la-haut, dans la petite chambre étroite et froide de tante Rose, pas même lorsqu'un matin j'allai l'embrasser, alors que sa figure était toute froide, et qu'elle était couchée dans le salon, avec un cierge de chaque côté de son lit, un crucifix sur sa poitrine entre ses deux mains croisées, et des couronnes de fleurs et de buis tout autour d'elle.

II

Maintenant, en ce jour d'hiver triste et froid, où la pluie frappe les vitres et où le brouillard noie les champs, les prés et les bois, pendant que le vent jappe sous les portes comme un chien blessé et que le foyer crépite, maintenant je songe au passé. Maintenant, ayant devant les yeux le portrait du bel officier blond, assis à la place où s'asseyait ma vieille parente, dans le vieux fauteuil à oreilles où tant de fois elle s'endormait bercée par les refrains charmants du souvenir, je pense à la tante Rose qui dort là-bas dans le cimetière, au bord du chemin.

J'ai percé le mystère de ce vieux cœur, j'ai revécu son roman de tendresse et d'amour. Dans un petit monde d'autrefois, parmi des fleurs séchées qui au contact de mes doigts, peut-être sacrilèges, s'évanouirent en poussière, parmi les riens qui n'avaient plus de forme, de pétales mélancoliques et sentimentales, j'ai retrouvé le petit carnet où la jeune fille rêveuse consignait, jour par jour, depuis sa quinzième année, toutes ses pensées.

Peu à peu, en relisant ces pages couvertes d'une écriture hautainement élégante, j'ai vu se dessiner devant moi, un peu apâti et flous, les deux personnages d'un roman amoureux qui ne fut jamais terminé ou qui plutôt se termina trop vite.

Le bel officier blond s'appelait Gaspard Langlois. C'était le fils unique d'un tout petit fermier, un de ces nombreux fermiers qui venaient au jour de la Saint-Michel apporter leurs redevances en argent ou en nature à M. des Etoquets, père de tante Rose. Depuis plus de trois cents ans, les Langlois habitaient la ferme et labouraient la terre; ils étaient presque de la famille, à laquelle du reste ils fournissaient de robustes et saines nourrices. L'on avait pour eux certains égards tout particuliers. M. des Etoquets, trouvant le petit Gaspard trop peu solide pour pousser la charrue, obtint à grand-peine du père qui ne voulait pas que son fils mentît au sang de la race, que l'on confierait l'enfant au curé du village. Celui-ci instruisit le gamin, dont l'intelligence l'émerveillait; il lui apprit à lire et à écrire, l'initia aux secrets du latin et du grec, et, le prenant en amitié, faisant de lui en quelque sorte son fils adoptif, le garda en son presbytère. Le prêtre qui venait chaque dimanche, et souvent d'autres jours de la semaine, déjeuner au château, emmenait avec lui son élève bien-aimé. Ce fut ainsi que Gaspard et Rose se connurent, s'attachèrent l'un à l'autre par camaraderie. A force de jouer ensemble aux mêmes jeux, de se voir souvent, de vivre dans la même atmosphère, d'invisibles liens s'établirent entre eux.

Lorsqu'il eut quinze ans, et comme il ne se trouvait pas avoir la vocation de prêtre, on pacha Gaspard, à la ville voisine, comme clerc d'un procureur. Le dimanche, il venait rendre visite à son protecteur et tous les deux continuaient à déjeuner au château. Mais Gaspard n'était plus l'écolier d'autrefois, Rose était une grande jeune fille, et la camaraderie fit tout doucement place à l'amour. Cet amour fut d'autant plus violent que l'un et l'autre se rendaient parfaitement compte de toute sa folie et voyaient la distance qui les séparait à jamais. Tous deux s'aimèrent donc comme on s'aime lorsque l'on a aucun espoir, c'est-à-dire avec frénésie. Gaspard jura qu'il aimerait Rose éternellement. Rose jura

qu'elle ne serait jamais qu'à Gaspard : « Qui sait, disait-elle avec cette belle ardeur des fiancées qui savent que l'amour est plus fort que tout au monde, qui sait, Gaspard, nous sommes bien jeunes, après quelque service rendu à l'Etat, le roi te distinguera peut-être et t'anoblira ? Rien ne nous séparera plus alors et tu pourras demander au chevalier des Etoquets la main de sa fille. »

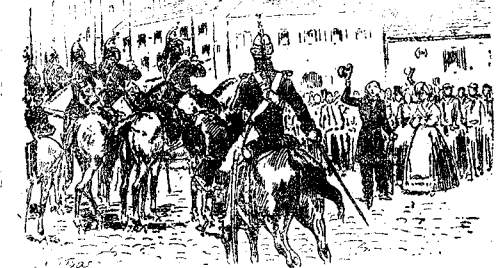
III

Hélas ! Rose s'était trompée, la Révolution les sépara à tout jamais. En brisant les barrières qui séparaient les classes, elle brisa aussi beaucoup de rêves en fleurs, comme elle faucha, hélas ! beaucoup de têtes jeunes et vieilles. La patrie ayant été déclarée en danger, Gaspard s'inscrivit au premier rang des volontaires qui volaient aux frontières. Il espérait sincèrement que la mort aurait vite raison de cet amour qu'il ne pouvait déraciner de son cœur et que sa seule fiancée serait la gloire. Il voulut, avant de partir, revoir encore le village, mais ses amis n'étaient plus là ; le vieux marquis avait fui avec sa famille pour l'Italie. Les domaines des Etoquets et du Champ Drouet, confisqués sur l'émigré, furent vendus à vil prix comme biens appartenant désormais à la nation. Le soldat estima alors qu'il pouvait vraiment maintenant mourir et que rien ne le retenait plus, puisque tout ce qu'il aimait et affectionnait, puisque toute Rose-bien aimée, en laquelle il avait placé toute son affection, était partie et maintenant morte peut-être dans l'exil.

Là-bas, près de Milan, assise sur la terrasse, à l'ombre des grands arbres, Rose, la jolie Rose filait et brodait afin de gagner quelque argent pour subvenir aux besoins de la maison. Rose n'était plus qu'une pauvre fille ruinée, qui parfois songeait, les larmes aux yeux, aux beaux jours disparus. Elle travaillait, la noble fille, avec le courage qu'eurent toutes ses pareilles, et elle cherchait à faire oublier à son père, le vieux chevalier, les amertumes et les tristesses de la vie. Mais c'était peine inutile. M. des Etoquets avait été frappé au cœur ; lentement il mourut de langueur. Rose le berça et l'endormit comme elle aurait fait d'un pauvre enfant malade, et resta seule avec une vieille servante qui n'avait pas voulu abandonner ses maîtres chéris dans leur adversité.

IV

Un soir, une troupe de soldats en haillons entra dans le village au son des tambours et des fifres et aux accents de la *Marseillaise*. Les deux femmes tremblèrent : elles avaient déjà entendu ces chants en traversant Paris pour gagner la frontière, lorsque déguisées elles fuyaient devant la prison et l'échafaud. On réquisitionna



les maisons, sans nulle distinction, et la chaumière qui abritait les deux fugitives fut donnée comme demeure à un des colonels de la troupe. Il arriva vers le soir, vêtu d'un de ces uniformes somptueusement chamarrés qu'affectionnaient les officiers d'alors. La servante l'accueillit et le salua en français :

— Hé, hé ! la vieille, s'écria-t-il en cachant parler sa langue maternelle, hé, que caches-tu donc ici, des ci-devant, des aristocrates ?

— Je suis seule avec ma maîtresse, répondit humblement la femme ; c'est une pauvre enfant malheureuse, dont le père est mort il y a quelques mois. Ayez pitié de deux tristes femmes.

— Et elle se nomme ta maîtresse ?

— Rose des Etoquets, du Champ Drouet.

— C'est bien ; sois sans crainte. Indique-moi ta chambre, et demain, de bon matin, trouve-toi ici, je te parlerai.

Le lendemain matin, comme il allait partir, monté qu'il était déjà sur son cheval, le colonel remit un paquet à la servante.

— Tu donneras ceci à ta jeune maîtresse, dit-il ; et s'éloigna au galop de son cheval.

Trois jours après, la vieille femme lisait le récit d'une bataille qui avait été livrée aux environs de Milan. L'on citait un brillant fait d'armes accompli par le colonel Gaspard Langlois. Malheureusement le héros avait été tué pendant l'action. Tout à coup, en entendant ce nom, Rose fondit en larmes, et, portant à ses lèvres un portrait, se mit à l'embrasser longuement.

Ce fut ce portrait que moi aussi, longtemps après, j'embrassai, ce fut cette relique d'amour que j'ai là devant mes yeux, pauvre portrait dont les traits vont s'effaçant peu à peu et disparaîtront bientôt, comme le souvenir de celui auquel ils appartenaient.

JEAN BRÉCHAL.

PENSÉES ET MAXIMES

La contrainte n'a jamais fait que des hypocrites ou des ignorants.

Mme DE PUISIEUX.

La contrainte est précisément ce qu'il faut pour avorter la pureté de l'esprit, mais non pour feconder l'innocence du cœur.

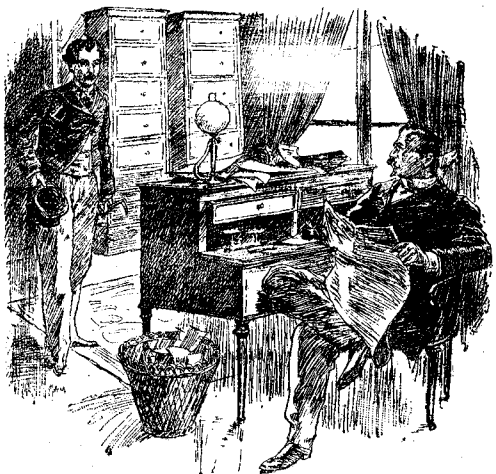
MONT DE STAPLE.

LE MARIAGE DE MICHEL

I

Lorsque Jupiter fronçait le sourcil, tout l'Olympe tremblait. M. Belaval jouait dans sa famille le rôle de Jupiter. Quand il roulait les yeux d'une certaine manière, particulière à lui et terrible, Mme Belaval se faisait aussi petite que possible, leur fils Michel courait s'enfouir sous ses livres de Droit, Marceline, la cuisinière, se cachait derrière son fourneau ; il n'était pas jusqu'à la vieille chienne Finette qui ne se fourrait sous les meubles, la queue entre les jambes. C'était une panique générale où chacun, ne pensant plus qu'à soi, cherchait à s'abriter de la tempête.

« Vilain caractère, dites-vous, que celui de M. Belaval ! » Vilain ? On croirait que vous-même avez peur de ce malotru et cherchez à l'adoucir par un euphémisme obséquieux. C'est abominable, exécrable, intolérable qu'il faut dire ! Jamais tyran d'Asie ne fut un despote aussi épouvantable. Nulle volonté, en aucune circonstance, ne prévalait contre la sienne. Lui seul avait le droit de penser, de sentir, de vouloir et d'agir. Sa voix, semblable au rugissement du lion en furie, couvrait toute autre voix, et quand il était arrivé au terme de son vocabulaire de colère, — ce qui était long, ce voca-



bulaire étant très fourni, — sa large main aux doigts noueux et au dos poilu complétait son discours. Sa femme, son fils, sa bonne en connaissaient le poids. Quant à Finette, c'est au pied qu'elle avait affaire.

Il est facile de comprendre que, dans ces conditions, la vie de la famille Belaval n'était pas des plus gaies. Mme Belaval la supportait avec résignation parce qu'elle ne pouvait faire autrement ; Marceline avait l'héroïsme de s'y soumettre pour ne pas abandonner sa maîtresse malheureuse ; Finette la subissait avec la philosophie propre à la race canine, Michel, lui, rongait son frein, vivant d'une unique espérance, celle d'échapper, à une heure donnée et prochaine, aux douceurs de la maison paternelle.

Il avait vingt-quatre ans. Encore un an, il serait docteur en droit, magistrat peut-être, avocat en tout cas. Alors il épouserait sa jolie cousine Charlotte, qui lui avait promis de l'attendre, et il sortirait ainsi, avec une double joie, de l'enfer où il vivait depuis près d'un quart de siècle.

Naïf Michel ! Il comptait sans son hôte. Brusquement, un matin, son père l'appela de sa voix de tonnerre :

— Mon garçon, je pense que tu n'as jamais eu à te plaindre de moi ?

— Oh ! non, mon père ! répondit Michel du ton le plus humble.

— Tu sais si je suis doux et affectueux pour toi... comme du reste, pour tous ceux qui m'approchent.

— Je ne dis pas le contraire, papa, fit Michel observant que les yeux paternels commençaient à rouler et s'éloignaient instinctivement d'un pas.

— Parbleu !... si tu le disais !... tu sais !... ce ne serait pas long !

— Je m'en garderais bien !

— Enfin, passons !... Je vais te donner une preuve nouvelle de ma tendresse... J'ai décidé que tu allais te marier ; cela te va ?

— Mais, mon père...

— Je te dis que cela te va, sacrebleu ! Tu ne vas pas raisonner, je pense ! Du moment que j'ai décidé, cela suffit !... Tu vas épouser Mlle Joséphine Lancelot, vingt-deux ans, dot sérieuse, bien tournée... Ceci, du reste, n'a pas d'importance. Elle me plaît, c'est l'essentiel. Les enfants doivent se marier au gré de leurs parents... J'ai posé cette condition, qui a été acceptée, que vous continuerez à habiter avec nous. De la sorte j'aurai près de moi un gentil minois qui m'égayera. Ce ne sera pas de trop, car ta mère et toi vous êtes joyeux comme des portes de prison !... Voilà qui est dit... Va t'habiller... Je dois te présenter à M. et Mme Lancelot à quatre heures.

— Pourtant, père...

— Tu dis ?... tu oses dire ?

— Rien... rien !... bégaya Michel on s'esquivant, sauvé par une généreuse intervention de Finette qui reçut en hurlant un coup de pied formidable.

II

Pendant qu'il s'habillait, suivant l'ordre paternel, Michel Belaval réfléchissait, autant du moins que peut réfléchir un homme qui ajuste avec un soin méticuleux le nœud de sa cravate.

Car, malgré tout, il était dominé par cet instinct de coquetterie qu'on attribue, je ne sais pourquoi, d'une façon exclusive aux pauvres femmes et dont ne sont aucunement dépourvus

les jeunes hommes, et parfois même les vieux. Michel ne voulait pas épouser Mlle Joséphine Lancelot, fût-elle belle comme Vénus et riche comme Danaë. Mais, enfin, il ne tenait pas à lui faire horreur !

Il ne voulait pas de Mlle Lancelot pour deux raisons ; la première, c'est qu'il avait donné sa foi à sa jolie cousine Charlotte ; la seconde, c'est que Mlle Lancelot s'était mis dans un cas rédhitoire en acceptant de vivre dans la maison de son futur beau-père.

A cela Michel ne consentirait jamais, jamais, jamais !

Il aurait plutôt renoncé à Charlotte elle-même.

Mais comment remplir le projet de Lancelot ? Là était la difficulté. Rien qu'à l'idée de résister ouvertement à son père, Michel était pris d'un tremblement nerveux. Le joug de fer sous lequel il avait vécu n'avait pas développé en lui une grande énergie, et il apercevait, dans une hallucination, des yeux flamboyants et une main velue qui lui donnaient la chair de poule.

Il y avait bien le suicide ; mais ce moyen souriait peu à ses vingt-quatre ans, et il se dit qu'il serait toujours temps d'en venir là, s'il était impossible de sortir autrement de cette impasse.

Mieux valait chercher d'abord autre chose.

La lumière lui apparut tout à coup au moment précis où il allait broser son chapeau. Pour cette opération, il dut chercher la brosse et, comme il était assez peu ordonné, il la trouva sur sa table de travail, entre un Dictionnaire des Codes annotés et un Commentaire sur les hypothèques dotales. En la prenant, ses yeux tombèrent sur un volume qu'il avait acheté la veille pour ses études de Droit politique : le Prince, par Machiavel.

Machiavel !... La ruse !... L'astuce !... Toute une diplomatie pour laquelle un mot spécial a été créé : « le machiavélisme » !

C'était le salut !

Un plan d'une habileté raffinée apparut aussitôt à Michel, et il descendit, l'esprit léger et le visage souriant, au moment où son père hurlait :

— Ah ! ça, as-tu bientôt fini ?... Voilà trois quarts d'heure que je t'attends !... Je commence à bouillir !

III

Michel, dans cette première visite, apparut comme un gendre parlait à M. et à Mme Lancelot ; il satisfait également son père, qui se réjouit d'avoir un fils aussi complètement obéissant à sa volonté souveraine.

— Voilà ce que c'est, se disait intérieurement M. Belaval, que de savoir dresser ses enfants dès leur jeune âge !

La moins contente de tous fut Mlle Lancelot ; dans une courte conversation, elle posa avec adresse quelques questions au nouveau candidat, et les réponses furent loin de lui plaire...

— Montez-vous à cheval, monsieur ?... J'adore cet exercice !

— Hélas ! mademoiselle, je ne saurais même pas me tenir sur un cheval de bois, dans un manège de foire !

— La campagne est ma passion... l'automne surtout !

— Je comprends cela !... Les papillons, les oiseaux, les prés, les fleurs, la poésie, tout cela est bon pour les demoiselles !... Mais, moi, je ne donne plus dans ces blagues-là !... La boue de Paris, le bruit, le mouvement des rues, il n'y a que cela de vrai !

— Vous n'êtes donc pas sentimental ?

— Sentimental, moi ? C'est-à-dire qu'un colimaçon sous sa coquille ou un porc-épic sous sa carapace sont plus sensibles que votre serviteur ! Ah ! par exemple, non le sentiment, il n'en faut plus ! Le sentiment ! ah ! mille millions de cartouches !...

— Est-ce que vous avez été militaire, monsieur, que vous... parlez de cartouches ?



— Non, mademoiselle, non... Je le regrette... Mais on n'a pas voulu de moi... J'ai une petite infirmité... Quand je dors, je ronfle à réveiller toute une caserne... Du moins, on me l'a dit... car, personnellement, je ne m'en aperçois pas.

Mlle Lancelot, fort dépitée, arrêta là le premier entretien ; c'était une jeune personne sage et posée.

— Il faudra voir ! se dit-elle... On ne peut pas juger comme cela un mari en cinq minutes !... Il est évident que ce jeune homme a des défauts. Mais il a peut-être aussi des qualités. Attendons une autre expérience.

— Es-tu content ? demanda M. Belaval à son fils quand ils furent dans la rue.

— Enchanté, papa !... Ravi !... enthousiaste !

— A la bonne heure !... J'aurais bien voulu voir, d'ailleurs, qu'il en fût autrement !

IV

En quittant son père, Michel s'en fut trouver son ami d'enfance Gustave de la Pacaudière.

— Mon bon vieux, lui dit-il, je viens te de mander un petit service.

— Comment donc ! mon ami !... Tout à ta disposition !... De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais te prier d'épouser à ma place Mlle Joséphine Lancelot.

— Rien que ça ! exclama Gustave en bondissant sur sa chaise.

— Ecoute un peu... Je sais que tu désires te marier... Eh bien ! jamais tu ne trouveras mieux... Vingt-deux ans, brune, charmante, bien tournée, dot sérieuse... 150,000 francs.

— Alors, pourquoi n'épouses-tu pas toi-même ?

— Parce qu'il y a Charlotte !... Toi, tu n'as pas de Charlotte !... Mlle Lancelot fera admirablement ton affaire !... Je connais tes goûts... Positivement elle est délicieuse !... Sans Charlotte... et aussi s'il n'y avait pas la condition d'habiter avec papa... j'épouserais !... Allons, voyons, mon petit Gustave, fais ça pour moi !...

Ce sont de ces services qui se rendent tous les jours entre amis !

— Mon Dieu ! je ne dis pas... mais encore faut-il que j'aie vu !

— Rien de plus juste... De main donc, quand j'irai faire ma cour, je parlerai de toi.

beaucoup, et en te faisant valoir... je ne te dis que cela !... J'offrirai alors de te présenter, comme ami, bien entendu...

— Tu me supplantes ; on me met à la porte !

— L'agréé ; nous nous battons en duel !...

— Hein ?... un duel ?...

— Sois tranquille... Pist ! et... On vise à côté... Deux balles sans résultat... Nous nous accommodons sur le terrain... Tu épouses, et je suis sauvé !

V

Jamais homme ne fut l'objet d'un éloge aussi dithyrambique que Gustave de la Pacaudière. Michel, venu seul chez les Lancelot, vanta ses qualités éminentes. Il adorait la campagne, et la poésie, et le sentiment !... Il adorait tout ce qu'adorait Mlle Joséphine !... Quant à lui-même, Michel avoua avec franchise quelques-uns de ses défauts. Le monde, ce n'était pas son fait ; la brasserie, à la bonne heure ! Un vermouth, le matin ; après le déjeuner, café, pousse-café, rincette et sur-rincette ; sur le coup de cinq heures, absinthe ; le soir, une demi-douzaine de bocks, voilà ce qui lui convenait !

M. Lancelot lui ayant offert de mignonnes cigarettes russes, il sortit de sa poche un vieux brûle-gueule, « son inséparable de jour et de nuit », dit-il.

Bref, il fit si bien que, n'eût été sa promesse d'amener le lendemain M. de la Pacaudière, on l'aurait mis à la porte séance tenante.

Quand Gustave arriva, on comprend comme il fut reçu ! Il devait triompher rien que par le contraste. Et il triompha ! Ce lui fut d'autant plus aisé qu'en Mlle Lancelot il retrouva une jeune fille qu'il avait beaucoup remarquée, sans savoir son nom, dans plusieurs bals. Mlle Joséphine s'en était parfaitement aperçue et n'hésita pas à prier ses parents de congédier Michel.

C'est ce qui eut lieu aussitôt.

M. Belaval reçut une lettre par laquelle, avec mille circonlocutions, M. Lancelot lui faisait comprendre que, sans doute, il aurait fort tenu à l'honneur de son alliance, mais que les caractères des deux jeunes gens ne paraissaient pas sympathiques.

En un mot, c'était un refus net et formel de donner Joséphine à Michel.

Jupiter Belaval manqua de faire crouler sa maison par les éclats de sa colère.

Il voulut tout d'abord aller casser les reins à M. Lancelot.

Mais Michel qui, — le fourbe, — paraissait accablé de chagrin, fit observer à son père que M. Lancelot avait les reins très solides... et le poignet aussi.

Cette remarque judicieuse décida M. Belaval à changer l'objectif de sa fureur.

Alors, elle retomba tout entière sur Finette d'abord, qui reçut un tel coup de pied qu'elle en mourut, puis sur Mme Belaval, puis sur Marceline, et enfin sur Michel, dont le sort heureusement fut moins triste.

Jamais caresses paternelles n'auraient paru au jeune homme aussi douces que ces horreurs !

Et lorsque, trois mois après, son digne père mourut, s'étant rompu une artère dans une discussion furieuse avec un fournisseur, il le pleura sincèrement.

Pourtant, il se consola en épousant sa jolie cousine.

Le mariage se fit le jour même où Gustave de la Pacaudière devenait l'heureux époux de Mlle Joséphine Lancelot.

Tout ayant été expliqué, les deux jeunes ménages ont fait ensemble leur voyage de noces.

LOUIS FORGE

MON PREMIER CRIME

Dans l'infini de la nature tropicale, sous laôte sombre et impénétrable des premiersrands arbres de la forêt vierge, un calmeange s'est épanoui avec l'heure.

Sous l'influence des caresses du grand soleilui brille la haut comme un disque de métal enision, une torpeur générale s'est emparée desres et des choses, les courbant sous une maine fer. Rien ne bouge plus, et ce sommeil c'estimage parfaite de la mort.

Depuis de longues heures que je marche sur lesords de la petite rivière à l'ombre des hautsalutiers, je n'ai encore rencontré nul animal. e ne parle pas des hommes, il n'y en a pas; leus prochain village indigène, est à cinquanteilomètres au sud.

Que suis-je donc venu faire par ici? Vais-jeimplement, bêtement, risquer de prendre unccès de fièvre, sans autre profit que cette marhe fatigante sur ces rives empoisonnées?

Je suis venu pour chasser, pour rapporter l'as, en rentrant, un souvenir de cette escale rade au pays noir.

Tout me sera bon, je ne suis pas difficile. Je ne contenterai volontiers d'un oiseau, d'un bengali, d'un oiseau-lyre — il paraît qu'ils foisonnent par ici — et j'en ferai hommage à l'aimée, qui s'en parera en pensant à moi.

Mais il ne me faut pas perdre une minute; ous repartons demain. Le temps de préparer non gibier, de l'envelopper amoureusementans de la mousse parfumée, avec quelques fleurséchées que j'ai déjà en réserve dans mon herier. Et puis la lettre à écrire, pour accompagner l'envoi... J'en ai long à dire depuis unois que je vogues sur les Océans. Jamais je ne pourrai y arriver, le papier ne me suffira pas our exprimer toutes les choses qui me montent la cœur aux lèvres.

Allons, en route! Apparaît vite, bengali de mesèves, montre-toi sous la feuillée, mon œil estur et ma carabine obéissante. Après, je partirai.

Et toujours je chemine, et à mesure que l'heureavance, que le soleil s'élève perpendiculairement à l'horizon, le calme s'accroît, si possible.

L'engourdissement général m'empoigne à monour, me terrasse; vaincu par la fatigue, l'étoufante chaleur de fournaise, je m'arrête, je m'assois au pied d'un arbre, la carabine à portée de ma main, en cas de surprise.

J'ai beau lutter contre le sommeil qui me gagne, impossible! En vain, je me représente le danger qu'il y a pour moi à m'arrêter ainsi en pays inconnu, à portée de la griffe d'une bêteéroce peut-être, exposé à la piquette d'un serpent venimeux ou simplement aux mortelles émanations du sol humide: toute résistance est vaine; mes facultés semblent annihilées, ma force de résistance s'abolit et, dans une dernièreévolte mes yeux se ferment.

Je dors longtemps ainsi; combien d'heures ouombien de minutes. Un rêve étrange me poursuit et m'obsède...

Il me semble qu'un manteau de plomb pèse sur mes épaules, qu'une invincible main tient closes hermétiquement mes paupières.

Quelques efforts que je fasse, il m'est impossible de me dégager.

Cependant tout autour de moi la forêt s'éveille et s'anime; c'est d'abord un bruissement presque insensible; posément, à mesure que décroît la chaleur, les premières fleurs relèvent la tête, les herbes folles se soulèvent et s'agitent, honteuses l'être si longtemps restées accablées. Et les hautes graminées se balancent doucement, au souffle léger du premier zéphir. Les innombrables lianes, qui de tous côtés escaladent les vieux troncs de la forêt-vierge, ondule à leur tour à la bise s'écouant leur chevelure entrelacée qu'emmaillent de toutes parts d'éclatantes fleurs, orchidées étranges aux formes capricieuses et tourmentées, aux couleurs tendres ou sanglantes.

Puis c'est au tour des êtres animés, de reprendre un peu de vie.

Les plus courageux sont les infiniment petits moustiques agiles et coléoptères brillants, scarabées délicates au corselet de bronze ou d'or filé, libellules aux longues ailes diaprées, papillons aux couleurs inconnues, tous s'agitent, volètent, rampent ou marchent, heureux de renaitre, de revenir à la vie.

Enfin le premier oiseau apparaît dans la clairière. C'est un de ces paradisiers si fins et si jolis qu'aucune plume ne saurait décrire, qu'aucun pinceau ne saurait reproduire. Fleur vivante, mille fois plus belle que toutes les fleurs, éblouissement des yeux, chatouille de toutes les pierres précieuses, le bijou ailé secoue au soleil ses plumes engourdies. Ravi de se savoir si coquet, il lance vers le ciel sa chanson de victoire, son hymne de reconnaissance et d'amour vers le Créateur.

Et voici qu'à sa voix d'autres voix répondent de toutes parts dans les grands arbres. La forêt entière s'éveille pour de bon et tous les hôtes ailés qu'elle abritait viennent se mêler au concert.

C'est le moment de me relever et de choisir



ma proie parmi cette foule multicolore de petits chanteurs.

Elle est là, ma carabine, à portée de ma main. D'un coup je vais faire une hécatombe de victimes parmi ces innocents qui ne se méfient pas de moi et continuent en ma présence la joyeuse sérénade qu'ils ont commencée.

Doucement, avec les précautions infinies d'un voleur qui pénètre la nuit dans une maison habitée, je me lève, je saisis mon arme et j'ajuste dans le tas le plus dense, pour en tuer le plus possible.

Chose étonnante! j'ai beau presser la gâchette, mon coup ne part pas. Et pourtant l'arme est chargée, j'ai glissé moi-même les deux cartouches bourrées de chevrotines dans les canons. Qu'y a-t-il donc? Jamais pareil accident ne m'est arrivé...

Sur la branche, le groupe que je visais n'a pas bougé. Il me semble seulement que le chant des petites bestioles est plus gai, plus vif, presque empreint d'un accent gouaillier. Ont-ils donc deviné, ces myrindons, que je n'étais pas à craindre et que mes armes me refusaient le service?

Mais, patience! le temps de changer ces cartouches qui sans doute ne valaient rien et on va bien voir... Rira bien qui rira le dernier...

A propos de rire, voilà-t-il pas qu'un rire singulier éclate tout à côté de moi, un rire presque humain, un rire dont je ne me rappelle avoir entendu d'équivalent nulle part.

Eu même temps, la troupe des chanteurs s'en-

vole. Ce bruit singulier l'a effrayée sans doute. D'où peut-il provenir?

Pour le moment, il m'est impossible de le savoir. Un brouillard insensiblement s'est abattu sur mes yeux, la même somnolence que tout à l'heure m'a envahi, mes jambes inertes refusent de me porter, mes bras eux-mêmes ne peuvent soulever ma carabine.

Et pourtant, j'aurais besoin de mon arme et de toutes mes forces, je le sens, je le devine...

Ciel! je suis perdu. Dans la ramure épaisse, tout en haut, au-dessus de ma tête, un être étrange se meut doucement, sans produire d'autre bruit que celui de jeunes pousses froissées. Je ne puis distinguer sa forme... Mais il me voit, lui, j'en ai la certitude, autrement il ne prendrait pas autant de précautions pour dissimuler sa présence... C'est donc qu'il en veut à ma vie... Il compte me surprendre...

Oh! je vois maintenant son œil brillant fixé sur moi... Je ne puis soutenir longtemps l'éclat de ce regard qui me magnétise... Vais-je donc rester ainsi immobile, sans défense, comme l'agneau innocent offrant sa gorge au couteau du sacrificateur... Mortelle torpeur! invincible charme, ne te romprai-je pas?

L'œil descend toujours, je suis sa marche de branche en branche, son éclat qui augmente...

Vaincrai-je enfin le sommeil qui m'opresse? Si je pouvais seulement étendre le bras jusqu'à ma carabine, la saisir. Je le crèverais, cet œil démoniaque qui va me rendre fou.

Mes nerfs se sont tendus à les briser, mais enfin ma volonté a été la plus forte. Je n'ai pas pu me soulever complètement, j'ai rapproché ma carabine de mon épaule.

Lentement, lentement, avec un effort si pénible qu'il m'arrache de la sueur, j'ai pu mettre en joue, mes bras ont la raideur de la pierre, mais ma vue est intacte... L'œil est fixe, immobile, il voit tous mes mouvements... Je vise un peu plus bas, dans le feuillage, au jugé...

Une détonation épouvantable a retenti, répercutée par tous les échos de la forêt immense. Un choc violent à l'épaule me réveille tout à fait, je me dresse sur mon séant; encore un effort, je suis debout...

Je contemple alors le paysage et mon œuvre. L'œil est mort, je ne le distingue plus dans le feuillage. Une masse sombre et velue dégringole de branche en branche, et finalement tombe sur la mousse, à mes pieds.

Je me baisse et j'aperçois... un jeune singe qui, l'épaule déchirée, dégoûté d'un sang, s'est roulé en boule pour mourir.

Comme il me sent tout près, le pauvre animal veut faire un effort pour s'enfuir, mais ses membres disloqués lui refusent tout service; son pauvre corps brisé se tord en d'épouvantables spasmes et son œil, cet œil qui m'a tant effrayé tout à l'heure, se fixe sur le mien avec une expression créature humaine.

Il dit toutes sortes de choses, ce regard du singe agonisant. J'y lis non des menaces, — le pauvre est trop près de sa fin pour cela, — mais un reproche muet et combien éloquent, une expression de souffrance aiguë et aussi un appel à la compassion, à la pitié.

Brute sauvage, être féroce que je suis! Voilà donc ce que j'ai fait.

J'ai ravi à cette créature sa part de firmament, son coin d'azur; abusant de ma force, moi, le civilisé, l'homme, l'être supérieur (!); j'ai frappé un innocent qui, sous la voûte céleste, jouissait en paix des bienfaits que le Créateur a répartis sur tous ceux qu'il a tirés du néant.

En ce moment, devant cette pauvre loque sanglante qui ne peut pas mourir, un monde de pensées m'assiège le cerveau. Je me représente le rôle réel que joue l'homme dans l'univers: être l'effroi de tous les cohabitants de cette sphère, infime dans l'infinité des cieux, qu'on appelle la Terre, les tuant sans raison, les martyrisant par plaisir, trouvant dans le meurtre et l'assassinat des créatures sans défense une joie

sauvage et barbare, une atroce sensation de plaisir cruel.

Egoïste et lâche, ce criminel qu'est l'homme abuse de sa force pour dominer, asservir, quand il ne les anéantit pas, les espèces qu'il juge inférieures à lui, sans s'apercevoir qu'il donne ainsi le plus sanglant démenti aux belles doctrines dont il fait montre orgueilleusement à tous propos, par l'organe de ses philosophes.

Tout à l'heure encore, quelle pensée m'a amené ici sinon celle de détruire un être vivant et gracieux, cette fleur animée qu'est un oiseau des tropiques. Sans m'arrêter au charme que dégage la merveilleuse bestiole, n'ai-je pas rêvé d'en faire ma proie dans l'égoïste but de me faire de sa parure un souvenir de voyage.

Heureusement, car tout mal porte en lui son remède, j'ai reconnu mon erreur, je suis revenu à une plus saine appréciation des choses, et pour ma vie entière, devant ce pitoyable tableau d'un singe agonisant, j'ai juré de ne jamais chasser désormais et de consacrer mon existence à glorifier l'œuvre du ciel.

Peut-être, après tout, dois-je considérer comme un avertissement d'en haut le songe qui m'a procuré un instant de sommeil à l'ombre du mancenillier que je quitte en hâte, non toutefois sans avoir pris dans mes bras mon innocente victime et mêlé de mes larmes à son agonie.

Et pendant que sur mon cœur le petit cynocéphale achève de mourir, en me pardonnant peut-être, les beaux vers du poète me remontent à l'esprit:

Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour;
Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour
Quiconque est bon habite un coin du ciel...

Je n'ai pas envoyé de bengali comme je l'avais promis et j'ai enterré le petit singe au pied d'un arbre de la forêt inconnue...

LOUIS CHALLE.

Tartarinades

Quinquembre, cousin de Tartarin, était de Beaucaire. Entre Beaucaire et Tarascon, la distance n'est que d'un Rhône, avec un pont suspendu reliant les deux cités.

Un chef-d'œuvre, *te!* que ce pont de Beaucaire, disent ceux de la rive droite; que ce pont de Tarascon, affirment ceux de la rive gauche.

Deux villes sœurs! Aussi Quinquembre avait-il vivement ressenti l'injure faite à Tarascon par le livre de Daudet. Et il s'était juré de venger le Midi.

Un homme terrible que ce Quinquembre. Oh! mais pas comme son *cousin* Tartarin: non, terrible à froid.

Un jour de fureur populaire, devant la Mairie, il avait manqué de coller sur le mur, qui?... le colleur public lui-même, Heureusement que des amis étaient intervenus à temps pour l'empêcher de faire un malheur.

Depuis, on ne l'appelait plus que *Monsieur* Quinquembre, prévoyant même le jour où il se ferait nommer député; et un député comme il n'y en aurait pas beaucoup dans le Midi; un député qui donnerait des leçons à ces farceurs de Paris pour faire des barricades.

Mais, revenons aux projets de notre Beaucairois.

Il n'était pas encore bien fixé sur la nature de ses exploits. Mais on avait ridiculisé « son cousin Tartarin », on verrait, on verrait si toute la famille lui « ressemblait ».

Et un beau matin, en effet, Quinquembre disparut de Beaucaire.

Les têtes chaudes murmurèrent tout bas qu'il pouvait bien être allé préparer un mouvement insurrectionnel afin de réaliser la fédération des deux républiques de Beaucaire et de Tarascon.

On essaya d'interviewersabonne. Mais celle-ci obéissait avec une fidélité scrupuleuse aux or-

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR
M. JUNGHER

Le samedi 14 avril 1900, l'Exposition Universelle, bien qu'inachevée, avait été inaugurée officiellement par le Président de la République et les corps constitués, mais la foule avait été exclue de cette fête.

Ce ne fut que le lendemain, dimanche de Pâques, qu'eut lieu la véritable inauguration, l'inauguration populaire.

Ce jour-là, une foule énorme, enthousiaste, cosmopolite, avait envahi les palais et les jardins.

Le lundi de Pâques, c'était encore fête et le monde revint avec plus d'affluence se presser, s'étouffer dans les avenues boueuses et défoncées de cette grande foire universelle.

Bien que le lundi de Pâques soit reconnu officiellement jour férié le travail avait repris sur quelques chantiers tant on était en retard.

Une activité extraordinaire régnait partout, une fièvre de travail s'élevait qui faisait faire aux ouvriers, aux artistes, de véritables tours de force.

L'après-midi du lundi de Pâques, à l'une des portes ouvertes au public du côté de Grenelle, une femme, jeune encore, tournait et retournait, depuis quelques instants, autour de la foule

massée en cet endroit, regardant entrer les visiteurs, hésitant à pénétrer elle-même à la suite des curieux et des promeneurs.

Elle tenait par la main une ravissante petite fille paraissant âgée d'environ cinq ans; elle était fort simplement mais très proprement vêtue avec, même, une certaine recherche dans sa simplicité.

Sa simple triste, presque découragé, plutôt que sa toilette révélait sa détresse. Enfin, après bien des nouvelles hésitations, elle se décida à entrer.

Dès qu'elle eut franchi les portes donnant accès dans l'Exposition, elle essaya de s'écarter de la foule, ne cherchant à voir, non par curiosité, mais guidée par un intérêt, que les quelques rares entreprises déjà ouvertes au public.

C'est à peine, tant elle était absorbée par ses pensées, si elle répondait aux questions de l'enfant qui, émerveillée, hypnotisée presque par tout ce qu'elle voyait, se faisait traîner et appelait despotiquement son attention.

La gamine, à chaque pas, poussait des exclamations de surprise et de convoitise.

— Oh! petite mère! vois donc.

— Oui ma chérie, — faisait la maman sans regarder attentivement l'objet ou le palais désigné.

— Mais non, tu ne regardes pas, dis, petite mère, regarde, qu'est-ce que c'est que ça?

Et la pauvre femme, dont l'esprit était préoccupé par de sombres et tristes pensées, essayait de répondre, du mieux qu'elle pouvait, aux questions de la petite fille.

Longtemps, elle marcha, s'arrêtant ici, là.

Enfin, poussée par le flot humain dans lequel elle se trouvait prise, elle arriva à la rue des Nations. C'était, à ce qu'elle avait entendu dire par nombre de visiteurs, la partie la plus achevée.

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle murmura:

— Peut-être, ici, trouverais-je ce que je cherche.

Et tout en disant cela, elle semblait interroger

du regard, les petits exposants qui se trouvaient massés dans cette portion de l'Exposition.

Après bien des hésitations et des reculs, elle se décida à s'adresser à une des personnes qui tenait boutique en cet endroit.

Pardon, madame, — fit-elle d'une voix émue timidement, — n'auriez-vous pas besoin de quelqu'un?

— Bourgois faire? demanda l'Allemande à qui la pauvre femme avait posé sa question.

— Mais pour travailler, pour garder votre magasin.

— Non... pas besoin.

— Vous ne connaissez personne, parmi vos voisins...

La femme ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase:

— Je connais aucun d'eux...

Et l'Allemande tourna les talons...

La pauvre mère, hocha douloureusement sa tête et s'adressa à un autre exposant.

Là, on ne comprit pas ce qu'elle voulait dire.

Autre part, on lui répondait en un langage souvent incompréhensible. Et comme, elle insistait, un homme, un Anglais lui répondit sèche-

ment.

— No!... Nothing!

Alors, découragée, elle s'en alla, un peu au hasard, presque désolée, cherchant à qui s'adresser, pour obtenir du travail, car c'était bien cela que cherchait la malheureuse.

Toujours traînant après elle sa petite fille, elle commença de promener sa détresse au milieu de cette foule indifférente, joyeuse, enthousiaste.

Ah! les endroits ne manquaient pas où elle aurait pu s'adresser, mais elle pressentait la toujours même mauvaise réponse. Et puis les commerçants, ou tout au moins la grande majorité avaient déjà tout leur personnel, c'était trop tard, les places étaient prises.

Durant deux heures, elle marcha, puis fati-

guée, brisée, elle revint sur ses pas, se dirigeant vers le pont d'Iéna.

— Nous partons déjà, petite mère? — interrogea l'enfant.

— Oui, ma chérie.

— Mais nous reviendrons?

— Oui, bientôt.

La pauvre femme, plus désespérée qu'à son arrivée, s'appretait à sortir, lorsque tout à coup, à l'entrée du pont d'Iéna, elle s'arrêta, clouée sur place, saisie, presque tremblante, à la vue d'un homme qu'elle venait d'apercevoir et qui, ostensiblement, se dirigeait vers elle.

Cet homme était seul. Assez grand, brun, l'œil dur, le regard faux, vrai type du bellâtre de bas étage, prétentieusement habillé, la démarche aisée, il venait à la rencontre de la pauvre femme.

Dès qu'il l'avait aperçue, une rougeur subite avait empourpré ses joues, puis à cette teinte carminée, avait succédé presque subitement une pâleur livide, et finalement, un sourire narquois et méchant avait plissé ses lèvres qu'abritait une épaisse moustache noire.

Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, la pauvre femme voulut l'éviter: gênée, profondément émue par cette rencontre qui venait réveiller en son cœur les plus affreux souvenirs de sa vie.

Mais lorsqu'elle le vit, il était trop tard pour tenter de fuir cet homme, elle était à quelques pas seulement de lui, et il venait au-devant d'elle, précipitamment, le regard haineux, bien décidé à ne pas la laisser échapper.

Lorsqu'il fut tout près d'elle, il s'écria:

— Ah! mais je ne me trompe pas. La femme de Chabert, n'est-ce pas?

La pauvre femme ne répondit pas.

— Comme on se retrouve tout de même, fit le louche personnage. Je ne suis pas fâché de vous rencontrer. Il y avait longtemps que je vous cherchais... he! ! qu'est-ce qui avait raison?...

dres qu'elle avait reçus, répondit qu'elle ne savait rien.

Cela paraissait louche; et, parmi les exaltés, quelques-uns, de très bonne foi, s'armaient en silence. Pour sûr, ça allait chauffer.

Oh ! oui, ça allait chauffer ! Quinquimbre voguait en effet vers Alger, et le thermomètre montait, montait !... Et le Beaucairois, en s'esuyant le front, trouvait que le soleil de l'Algérie était encore plus crâne que celui de Provence.

Il arriva donc sur la terre africaine et s'installa bourgeoisement à l'hôtel, rue Bab-el-Oued, que, à cause du vacarme continu qui se fait dans cette rue il traduisait par Tour-de-Babel (car Quinquimbre, en homme sans prétentions faisait aussi des calembours à ses heures).

Le surlendemain de son arrivée, il prenait le train pour Ain-Sefra.

Les projets bien mûris, il entra en campagne. — Hein, se disait-il, quel affront pour ces gascons de Parisiens, lorsqu'ils liront, dans le *Beni-Couscous*, le plus grand journal d'Alger (il s'était déjà renseigné) que M. Quinquimbre, de Beaucaire, a tué un, deux, trois lions de l'Atlas... un, deux Touaregs, et qui sait, peut-être même, le fameux agitateur Bou-Amema.

« Pardienne, on n'y entend rien ; on expédie des compagnies, des bataillons... té, ça se voit de loin. Mais si on envoyait des hommes seuls, comme moi, ils passent partout, ils s'approchent... Puis ! pan ! pan ! ça y est.

Après un jour de repos à Ain-Sefra, ayant mis, dans son carnier de chasseur de bécassines deux chemises, six mouchoirs, trois paires de chaussettes et des munitions de réserve, le voici parti, arpenter la campagne, grimpant les escarpements, son fusil sur l'épaule, une longue, une interminable canardière dans laquelle il avait une confiance absolue.

Il marche depuis le matin. L'heure du souper approche, et toujours point de lions, pas même de panthères, pas même de hyènes... pas même de chacals ; rien que des chiens maigres et bargeux pelés, osseux et galeux qui venaient flairer ses mollets.

Quinquimbre cependant ne se décourageait pas.

— J'en trouverai bien un, se disait-il.

Un, de quoi ? de lion ? de Touareg ? de chat-tigre ? Un n'importe quoi puisqu'il ne le savait pas encore bien lui-même.

Tandis qu'il pérégrinait ainsi, laborieusement, à travers les figuiers de Barbarie, et autres végétaux non moins épineux, Quinquimbre aperçut un vieil Arabe, et celui-ci remarqua le caractéristique Beaucairois.

Té ! il le regarde, attention Quinquimbre avait murmuré celui-ci.

Et, flairant fortement l'air africain, avec son grand nez languedocien :

— Toi, tu ne sens guère bon, tu sais... Ça doit être un touareg.

Et, du coin de l'œil, sondant les buissons, en ayant l'air de chercher seulement les lions, — oui, seulement, — il surveilla son arabe, qui le regardait lui-même d'un air passablement défiant.

Notre héros le perdit cependant de vue, et comme la nuit s'avancait, il activa le mouvement de ses longues jambes, pour aller coucher à un douar qu'on lui avait indiqué à quelques lieues de là.

Brusquement, au détour d'un bois de lentisques, il tomba encore sur son vieil Arabe. Seulement, cette fois-ci, l'Arabe était devant lui, et ce dernier ne l'avait pas vu.

Au-dessus d'eux, sur un monticule, se dressaient quelques gourbis dont les habitants sortirent à la hâte, faisant toutes sortes de salamalecs en

allant au-devant de leur coreligionnaire nouveau venu.

— Outre ! fit Quinquimbre en se blottissant derrière un bouquet d'aloès, ces démonstrations confirment mes soupçons : C'est un chef ; je parie qu'il vient prêcher la guerre sainte.

Il s'accroupit derrière le feuillage, un genou en terre, glissa double charge dans sa canardière, et, le canon de son arme passé entre les feuilles, il attendit.

Maintenant, le vieil Arabe faisait des signes sur des ferrailles que les indigènes venaient d'apporter, armes ou outils agricoles, on ne voyait pas bien de loin.

— La bénédiction des poignards, parbleu ! murmura notre Beaucairois qui se souvint des *Huguenots*. Plus de doute, c'est Bou-Amema. Sauve-la France, Quinquimbre, et venge Tarascon !...

Il presse la détente... Une détonation formidable éclate... Quinquimbre roule à terre. Oui, Quinquimbre, renversé par le coup de sa canardière qui a éclaté dans ses mains.

Et d'égrands diables, décharnés, dégingandés, délabrés, se précipitent sur lui avec des hurlements auxquels il ne comprend rien, plus étourdi que blessé.

Ils l'attachent, le ligotent, l'entraînent au milieu des cases, avec tellement de clameurs et de gesticulations que l'infortuné s'imagina être tombé entre les mains de cannibales en train d'ébaucher une spéciale danse du ventre à son intention, avant de le dévorer.

Mais non, on lui donne une maigre ration de couscous, pour l'engraisser sans doute, et on le soulage de son fourmillement.

La nuit se passe. On attend probablement le lendemain... On veut peut-être le faire rôti.

Dors infortuné Quinquimbre, en attendant le lendemain pour le jucher sur un bourricot.

Lié, ficelé, entouré d'une escorte de Bédouins fumant, gesticulant, brailant à tous les arabis qu'ils rencontrent que c'est un de ces bandits, qui terrorisent l'Algérie et mettent en coupe réglée les pauvres, les innocents Arabes, il est conduit à la plus proche gendarmerie, et de là transféré à la prison du chef-lieu voisin, puis amené devant le juge d'instruction.

— Qui êtes-vous ? lui demande le magistrat avec un coup d'œil qui fait frissonner le veigneur du Midi.

Mais, fort de son innocence, il reprend courage.

— Quinquimbre de Beaucaire, répond-il avec l'accent du terroir.

— Beaucaire !... Vous connaissez Tarascon ?...

— Té ! si je le connais ! Mon cousin !...

— Vous connaissez sans doute aussi la maison centrale de cette ville ? reprit le magistrat en songeant combien son interlocuteur ressemble en tous points à un pensionnaire évadé de ladite demeure et dont il a le signalement.

— Outre ! je crois bien, je l'ai vue cent fois. Vous passez le pont, vous tournez à...

— Suffit ! vous allez la revoir.

— C'est que... ces Bédouins m'ont tout pris ; et pour payer...

— On y pourvoira... Gendarmes, emmenez.

— Enfin, dit Quinquimbre en soupirant, je reviendrai, c'est à recommencer !

En effet, on l'embarqua quelques jours après, sans payer, sur le premier paquebot partant pour la France ; on l'embarquait entre deux

baudriers jaunes, non pour le réintégrer dans les murs de la cité beaucairoise, mais hélas ! dans ceux de la maison centrale de Tarascon, le juge d'instruction l'ayant pris pour le faux prince de Monténégro dont Tartarin lui-même, le grand Tartarin avait été dupé !

Et six semaines après son départ des bords du Rhône, six semaines juste, le pitoyable Quinquimbre, hâve, déguenillé, presque méconnaissable, conduit, à partir de Marseille, de brigade en brigade, faisait, entre deux gendarmes, monnettes aux mains, sa rentrée à Beaucaire.

Quinquimbre !... Était-ce possible !... en pareil état !...

Les fusils de chasse, les revolvers, les fourches se montraient déjà.

Sur la menace d'une prise d'armes des citoyens de Beaucaire, indignés de l'outrage fait à leur compatriote, les membres de la Municipalité, ceints de leur écharpe, allèrent le réclamer.

Tout s'éclaircit.

On le ramena en triomphe et en musique au cercle, où, avec l'ingénuité méridionale, Quinquimbre raconta sincèrement tout ce qui s'était passé, n'ayant qu'un regret, disait-il, c'était de n'avoir pas tué tout-à-fait Bou-Amema !

Ses concitoyens firent semblant de le croire ; mais, ils pensent encore qu'en réalité son arrestation se rattache aux projets secrets de la fédération des républiques de Beaucaire et de Tarascon.

FERNAND MONROC.

VARIÉTÉS

La mouche mange-nez.

Nous possédons déjà la mouche des patates, la mouche embrasseuse et une nombreuse variété d'autres coléoptères malfaisants, il nous manquait l'insecte qui s'attaque à l'appendice nasal du genre humain.

Cette lacune vient d'être remplie. Une dépêche de Chicago nous annonce en effet, l'apparition soudaine et terrifiante d'un coléoptère sanguinaire, d'origine mexicaine, qui a plongé la population d'Evanston, dans l'épouvante.

Peu d'insectes sont plus terribles que la mouche mange-nez du Mexique.

Le sanguinaire insecte est armé d'un bec et d'une pince formidables.

Il s'attache au nez de sa victime, y enfonce son bec pour en tirer une copieuse gorgée de sang. La vilaine bête une fois installée, il devient impossible de l'enlever, sans arracher en même temps un lambeau de la chair du nez.

Les pinces de ce nouveau bourreau du genre humain étant venimeuses, la mort suit fréquemment, pour celui qui a été mordu.

La plupart des remèdes employés jusqu'ici, se sont montrés comme de simples palliatifs.

Le spécifique véritable n'a pas encore été découvert, et les populations exposées aux atteintes du redoutable insecte attendent avec une impatience que l'on conçoive la science leur vienne en aide.

L'insecte mesure près de deux pouces de longueur, jambes comprises. Il a deux ailes d'écaïlle, couleur bronze, mouchetées et striées de rouge avec plusieurs excroissances et bosses.

L'intéressante bête avait été expédiée du Mexique, dans une boîte portant pour suscriptions, les mots : « *Proboseidium navispaniolom* », (mange-nez du Mexique).

Quelques minutes après, la malheureuse était dirigée sur l'hôpital Laënnec, rue de Sèvres.

La mignonne petite créature qui se pendait à la main de la pauvre femme qu'on venait d'emmener à l'hôpital Laënnec n'avait rien vu de la scène douloureuse qui s'était passée.

Elle était toujours et de plus en plus absorbée par ce qu'elle regardait, elle était émerveillée, par le spectacle bizarre et multicolore des petits bateaux de plaisance qui sillonnaient la Seine.

Lorsqu'elle se retourna pour questionner sa mère, elle était seule.

Elle regarda autour d'elle, courut de-ci, de-là, mais ne trouva pas de traces de sa maman qui était déjà loin, emportée par ceux qui lui portaient secours.

Alors la pauvre enfant s'arrêta fouillant la foule de son regard étonné ne comprenant pas comment il se faisait que sa mère ne fût pas à ses côtés.

— Petit e mère ! — murmura-t-elle.

Puis soudain, son pauvre petit cœur se serra, une moue douloureuse vint pincer ses lèvres vermeilles, deux larmes jaillirent de ses yeux.

La mignonne, inquiète, prise tout entière de l'angoisse que lui faisait prouver l'absence de sa mère, n'eut pas la force de pousser un cri.

Seule, mignonne, éplorée, appuyée contre le fût d'un gros arbre, le regard dirigé sur la terre, elle sanglotait silencieusement.

Pauvre petite !

Tout à coup, avec son petit mouchoir, elle essuya ses paupières, avala ses sanglots et résolut, comme une femme, elle se mit à rechercher celle qui n'avait pas répondu à son appel : « Maman ! »

(A suivre.)

A L'EXPOSITION



Inauguration de la section tunisienne

La section tunisienne brille d'un incomparable éclat au milieu des expositions coloniales du Trocadéro.

Elle occupe une superficie de 5.000 mètres carrés environ et se compose de deux parties bien dis-

tingentes : une exposition proprement dite, et le souk, occupé par des bazars, boutiques, etc...

Chacun de ces petits pavillons reproduit quelque monument connu de la Régence, de sorte que l'ensemble constitue une sorte de revue du style arabe.

un joli coco que le sergent-major Morin, votre chevalier adjudant... un voleur !... Il a volé dix mille francs et il s'est suicidé dans sa prison du Cherche-Midi pour éviter le bagne qui l'attendait... Il n'a même pas eu le courage de payer sa dette !...

La malheureuse qui avait tremblé de peur lorsqu'elle avait vu venir à elle l'homme qui venait de prononcer ces paroles, perdit tout à fait connaissance en entendant ce misérable la souffleter de cette terrible révélation.

Un horrible frisson l'enveloppa du cerveau au cœur. Un vertige la fit chanceler, tout semblait tourner autour d'elle.

Afin de se soutenir à un arbre qui se trouvait près d'elle, elle abandonna la main de l'enfant absorbée par ses contemplations et qui ne faisait point attention à ce qui venait de se passer.

La malheureuse voulut lutter, être forte, mais cette émotion qu'elle venait de ressentir était trop intense, elle ferma les yeux, étendit les mains comme pour s'accrocher désespérément à un appui imaginaire et tomba lourdement aux pieds de celui qui venait de la faire atrocement souffrir et qui, sans s'occuper d'elle, sans avoir un instant pitié de la pauvre créature qui gisait là, ricana et s'éloigna comme satisfait de l'acte abominable qu'il venait d'accomplir.

Autour de la pauvre femme, un cercle de promeneurs s'était immédiatement formé.

On s'empressa autour d'elle, on essaya de la relever.

Elle était sans connaissance. La foule qui n'avait rien vu de ce qui s'était passé, en se portant au secours de la malheureuse, l'avait séparée de son enfant.

On avait bien vu une petite fille, non loin d'elle, et qui était actionnée à regarder filer sur la Seine de petits bateaux tout enguirlandés de fleurs, mais on ne savait pas qu'elle était avec elle et on n'y prit pas garde.

Deux dames qui s'étaient portées au secours de la pauvre mère, aidées par un jeune homme, portèrent la malade à quelques pas de l'endroit où elle était tombée et à l'aide d'eau fraîche jetée sur le visage, essayèrent de la faire revenir à elle.

Pendant ce temps, le cercle de curieux se faisait plus compact.

On s'interrogeait, cherchant à savoir ce qui s'était passé.

Ceux qui l'avaient vu chanceler renseignaient les nouveaux arrivants.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette pauvre femme ?

— Elle est évanouie.

— Comme elle est pâle !

— C'est sans doute la fatigue qui a causé cet évanouissement.

Pendant ce temps, on avait assis cette femme sur une chaise, on la soignait, mais rien n'y faisait, elle ne reprenait pas connaissance.

Tout à coup un des nombreux curieux qui s'étaient approchés, fendit la foule, et s'approcha de la malade.

C'était un médecin. Tout de suite il s'occupa d'elle.

Au bout d'un instant, et voyant que l'évanouissement persistait malgré les soins donnés, il conseilla de porter la malheureuse à un poste de secours, son état lui paraissant grave.

Alors, aussitôt, plusieurs hommes s'offrirent spontanément pour transporter l'inconnue.

Ils la laissèrent sur la chaise où elle était affaïssée et avec mille précautions l'emmenèrent vers une des nombreuses ambulances dissimulées dans la vaste enceinte de l'Exposition.

Le cortège était entouré d'une affluence considérable de curieux qui ne sachant pas ce qui se passait se perdaient en conjectures.

— Cette femme est blessée, disaient les uns.

— Mais non elle n'est qu'évanouie, faisaient les autres.

D'aucuns, allèrent jusqu'à laisser croire que la malheureuse venait de succomber sur la voie publique.

Cet incident prit bientôt les proportions d'un important fait-divers.

Dès qu'on l'eut fait pénétrer dans le petit bâtiment où se trouvait le poste de secours, la malheureuse, fut étendue sur un lit de sangles, le médecin qui s'était offert, au pont d'Iéna, aidé du docteur de service, péniblement, après des soins énergiques et dévoués, la firent revenir à elle.

Ses yeux s'entr'ouvrirent, mais ne semblaient ne pas voir ; le regard était vague.

La pauvre femme était dans un état de prostration, d'hébété difficile à décrire.

Elle ne pouvait parler, bien plus on sentait qu'elle était incapable de comprendre ce qui se passait autour d'elle.

Alors, on essaya de la questionner, de connaître son nom, son adresse.

Mais les mots ne pouvaient sortir de sa gorge contractée.

Ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles.

Son état fut jugé très grave.

— Il n'y avait personne avec elle ? questionna le docteur de service au poste de secours.

— Non, monsieur, répondit un de ceux qui l'avaient transportée, elle était seule.

— Qu'allons nous faire, mon cher confrère, demanda le médecin qui, le premier lui avait prodigué ses soins ? son état me paraît grave.

— Je suis d'avis de la faire transporter dans un hôpital.

— Ma foi, il n'y a que cette solution.

— Nous allons téléphoner et demander une voiture d'ambulance.

Un agent se précipita au téléphone et demanda, une voiture d'ambulance au poste central.

CURIOSITÉS

LES COLLECTIONNEURS

Tous les genres de collections sont possibles, et la manie de collectionner possède des variétés aussi nombreuses que les grains de sable du rivage de la mer.

Parmi les variétés originales, citons les collections suivantes : les œufs de tous les ovipares, les dédicaces, les prospectus, les papiers timbrés d'époques et de pays divers, les papiers peints de toutes les nations et de tous les temps, les timbres-poste, les affiches, les complaintes, les menus de diners, les cartes de visite, les cannes, les tabatières, les pièces de mariage, les jetons, les objets trouvés sous l'eau, les médailles, les monnaies, les coquillages, les bijoux, les pierres, les canées, les pamphlets politiques, les factures de marchands, les cartes d'entrée de théâtre,

les billets de naissance et de mort, les verres, les costumes, les armures, les chaussures, les bagues, etc., etc.

Citons quelques types de collectionneurs dont l'histoire a conservé le souvenir :

Charles Lhéritier de Brutelle, savant botaniste qui vivait dans le milieu du siècle dernier, membre de l'Académie des sciences, avait l'habitude de butiner, aux environs du Ministère de la justice, où il travaillait en 1790, les lichens, les byssus, les petites herbes qui vivaient dans les murs et entre les pavés de la place Vendôme, et collectionna un herbier qu'il dénomma : Herbarium de la place Vendôme, et qu'il donna à Cuvier.

Le grand Frédéric possédait 1,500 tabatières; sa mère lui en avait laissé 600.

Le prince de Talleyrand-Périgord possédait un nombre infini de ces petits greniers portatifs à tabac. Louis XVIII, toujours enclin à la plaisanterie, pria le célèbre diplomate de ne se présenter aux Tuileries qu'avec une tabatière nouvelle. Un jour, le rusé ambassadeur sortit

une tabatière et offrit avec un sourire narquois une prise au souverain. Le monarque fit la grimace : « C'est de l'affreuse poudrette, dit-il au prince. — Sire, c'est du pur et vrai macouba; Votre Majesté n'est pas en bon odorat ce matin », et il présenta de nouveau sa tabatière. Louis XVIII prit une seconde prise, et, stupéfait, il s'écria : « Dieu me pardonne, prince, mais vous avez raison... ce tabac est divin. »

Voici l'explication : Parmi ses variétés de tabatières, le prince de Talleyrand en avait une à double fond et à double boîte. Par l'un des côtés, sa grâce intarissable offrait du tabac commun aux visiteurs; l'autre côté, réservé à lui seul, était garni d'excellente poudre à laquelle aucun doigt étranger ne touchait.

Un bourgeois de Venise avait une curieuse collection d'anneaux de fiancés du seizième siècle, époque où Venise était la ville des amours et des intrigues. C'étaient des anneaux vendus aux marchands de bibelots de la ville après la lune de miel; on les nommait *ricordini* (petits souvenirs).

Un savant, M. Forgeais, a recueilli des

myriades d'objets trouvés dans la Seine quand on a reconstruit le pont au Change, le pont Saint-Michel, le Petit-Pont et tout ce que le croc des ravageurs de la Seine remontait à la surface du fleuve.

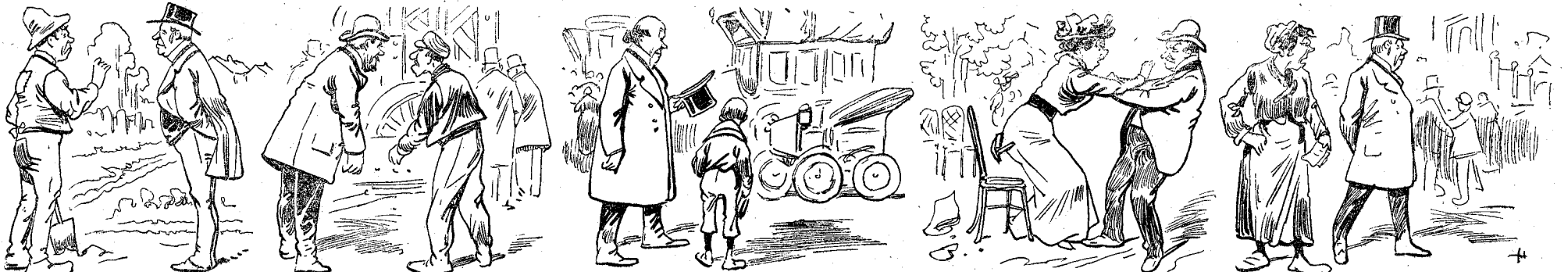
Henry Beer, frère de l'illustre auteur de *Robert-le-Diable*, avait un assortiment considérable d'affiches de spectacles de Berlin et d'autres théâtres. Il avait aussi la manie des cannes, et il est mort, tenant une canne dans chaque main.

A propos d'affiches de théâtre, terminons ces détails par les charmants souvenirs suivants :

La comédie à Cirey, au château de Voltaire, avait ses affiches posées sur la porte de la chambre de M^{me} Denis et sur celle des visiteurs. Le petit théâtre de Marie-Antoinette, à Trianon, avait les siennes imprimées sur satin blanc. L'opéra des petits appartements de Versailles, où chantait en 1748 la marquise de Pompadour, avait ses affiches imprimées en or.

N...

La Semaine Amusante, par Henriot



— Vous allez avoir l'impôt sur le revenu : quel est-il votre revenu ?
— Zéro franc, zéro centime.
— Ça ne fait rien... il faudra payer quelque chose dessus !

— La machine pèse 100 000 kilos, et vaut 250 000 francs.
— Vous voulez l'acheter ?
— Est-ce qu'on pourrait l'emporter tout de suite ?

— Saluez les automobiles d'autrefois et les pataches d'aujourd'hui !
Il n'y a que le mouvement de change !

— Ah ! mon Dieu... qu'est-ce qu'il y a sur cette chaise...
— Ce n'est rien... un os de gigot de quelqu'un qui a diné dessus !

— Mon bon monsieur... voulez-vous un ticket pour l'Exposition ?
— Merci... j'en ai un.
— Eh va donc, sale grigou !

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

YEUX ET PAUPIÈRES

L'ENNUI c'est la MORT! POUR RIRE ET FAIRE RIRE

FARINE MEXICAINE ALIMENT

BROQUET POMPES

SIROP DELABARRE

DEUX TIRAGES POUR UN franc

LOTERIE DES ENFANTS TUBERCULEUX

Autorisée par arrêté ministériel du 10 Janvier 1900

3 GROS LOTS

250.000

100.000^f — 50.000^f

1 lot de 20.000^f 1 lot de 10.000^f 15 lots de 5.000^f

30 lots de 1.000 30 lots de 500 1500 lots de 100

1500 lots répartis en 2 tirages pour 700.000 fr.

Tous les lots payables en argent.

AVIS

Les billets pris dès maintenant participent aux 2 Tirages

1^{er} TIRAGE

10 JUILLET 1900

1 Gros Lot de 100.000 Francs

1 lot de 20.000^f — 3 de 5.000^f — 10 de 1.000^f

510 lots de 100 à 500 fr.

Le Billet : 50 fr. — On trouve des billets dans toute la France, chez les principaux dépositaires de tabac, libraires, etc.

Pour recevoir à domicile, s'adresser au SIEGE du COMITE, 35, r. Miromesnil, Paris, en joignant à la dem. m^{me} le montant des billets et une enveloppe affranchie, portant adresse et retour.

LES VOYAGES DE GULLIVER

Joli volume illustré de la "Collection Vermot"

En vente dans toutes les librairies et franco contre timbres ou mandat adressés à M. Vermot, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, à Paris : 0 fr. 70 broché, 1 fr. 25 relié toile, tranches dorées.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINE**

LE BEUF

son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies.

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

PLUS DE MINE DE PLOMB !

PATE FLAMANDE

LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.

EN VENTE PARTOUT

Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

ON MAIGRIT

en quelques semaines la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons ! jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE DE D'HOWLAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacien, 10, Rue St-Lazare, PARIS.**

AG^{ce} des CYCLES GLADIATOR

6 bis, Rue de Châteaudun, PARIS. — FONTAINE & C^{ie}

VENTE de CREDIT GLADIATOR

et d'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES toutes marques SANS MAJORATION DE PRIX. — Catalogue Gratuit Franco.

CRÈME EXPRESS JUX

LE MEILLEUR DES ENTREMETS FINS. Dans toutes les bonnes Epiceries.

POMMADE MOULIN

Guerit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.

2^{fr} 30 le Pot franco **Ph^{ie} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.**

PRETS

on ACHATS, Avances de Suite sur Maisons; sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers; sur NUES-PROPRIÉTÉS (Titres dont une autre personne jouit) sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres. Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chausse-d'Antin, Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

CŒUR

ASTHME, CATARRHE, BRONCHITE, etc.

Le remède par excellence est **LE SIROP de DIGITALE de LABELONYE**

A VENDRE

Dans d'excellentes conditions, état de neuf

UN COMPTEUR A GAZ DE 30 BECS

Cinq lampes à récupération avec tous leurs accessoires

S'adresser à M. BOHNER, 6, rue Duguay-Trouin, PARIS

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le

SEL VICHY-ETAT

10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent.

Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat

La Boîte, 50 paquets. 5 fr.; — 25 paquets. 2 fr. 50

franco dans toute la France.

Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DEPOT, 31, Boul. des Italiens, Paris.

Art de Gagner de l'Argent à la Bourse

ENVOI GRATIS. Gaillard, 5, Rue Feydeau, Paris.

RUBINAT-LLOORACH

MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE

EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION

sans vous être muni de l'

ABC DE L'EXPOSITION DE 1900

UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ. AVEC UN SUPERBE

PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS

PRIX : 50 CENTIMES

— EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES —

PRIX : 50 CENTIMES

FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

CAUSERIE FINANCIÈRE

Les bourses étrangères ont presque toutes fait preuve de faiblesse au cours de la précédente semaine. On n'entrevoit pas bien, à la vérité les motifs de cette attitude, mais il y a là une constatation de fait qu'il faut bien enregistrer.

Ces tendances, comme il fallait s'y attendre, ont eu une répercussion sur les cours, et bien que dans les dernières séances on ait pu constater une certaine amélioration, l'ensemble de la cote se présente en légère réaction sur les prix de la semaine précédente.

De plus, le mouvement d'affaires a été assez restreint et bien que nous ne soyons pas à une époque très favorable, on serait en droit d'attendre des transactions un peu plus actives. Le 3 0/0 a fait 101 fr. 10 après 100 fr. 90 au plus bas; il s'est inscrit finalement à 101 fr. 05 dernier cours. Le 3 1/2 finit à 101 fr. 85. Comme toujours, ces fonds d'Etat n'ont été l'objet que d'un courant de demandes assez restreint. De plus en plus, du reste, la faveur publique abandonne ces valeurs et se porte sur les affaires industrielles, plus aléatoires, sans doute, mais d'un meilleur revenu.

Les fonds d'Etat étrangers sont éprouvés dans les mêmes proportions et pour les mêmes causes.

A signaler, la lourdeur particulière de l'Extérieure à 73. Il est certain que la situation politique dans la péninsule est bien faite pour inspirer des craintes légitimes aux porteurs de titres, mais il faut surtout faire entrer en ligne de compte l'incertitude qui règne sur les projets financiers du Gouvernement de Madrid.

L'Italien est faible et presque sans affaires à 93 fr. 90.

Le Portugais à 24 fr. 55 marque un recul sensible; le Russe 3 0/0 consolidé à 100 fr. 20, et le 3 1/2 1891 à 86 fr. 70 sont sensiblement à leurs précédents cours.

Pas de variations non plus sur le Turc D qui reste à 25 fr. 30, tandis que la Banque ottomane se maintient à 573. Le Chinois 4 0/0 est à 101 fr. 55.

Les emprunts brésiliens, par contre, sont un peu plus fermes. A signaler aussi la tenue relativement satisfaisante de valeurs égyptiennes.

Les établissements de crédit n'ont que très peu varié.

C'est ainsi que nous retrouvons la Banque de France à 4.160 fr., le Comptoir national d'Escompte est à 617 fr., le Crédit Foncier est à 687 fr., le Crédit Lyonnais à 1.079 fr., la Société Générale à 610 fr.

Sur les chemins de fer, il y a une baisse générale, peu importante à la vérité. C'est ainsi que nous trouvons le Lyon à 1.880, le Nord à 2.470 fr., l'Orléans à 1.818.

Les valeurs de l'épargne sont, comme à l'ordinaire, assez recherchées. A signaler particulièrement la bonne tenue des obligations du Crédit Foncier et celle des diverses séries d'obligations de la Ville de Paris.

Les Valeurs industrielles sont d'une façon générale assez bien tenues. A signaler seulement la baisse du Suez qui passe de 3.550 à 3.532.

Les Mines d'or ne donnent plus lieu, sur notre place qu'à des transactions assez restreintes, et l'importance de ce marché spécial semble diminuer de jour en jour.

En été, le moyen le plus agréable et le moins coûteux de se désaltérer est de prendre quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée. Le Ricqlès assainit l'eau et préserve de la cholémie et des épidémies.

La Mode

Ce qui domine, ce qui caractérise la mode de cette fin de siècle, c'est le désir d'obtenir de la grâce, qui n'existe pas sans la souplesse. Souplesse dans les étoffes, souplesse dans la taille, etc. Que rien ne semble guindé, ni préparé.

Le corset lui-même est en voie de transformation. L'art de le bien porter, consiste à paraître ne pas en avoir.

Le busc n'existe, pour ainsi dire, plus. On est ce fameux busc, ainsi décrit par Henri Estienne « que les dames appellent leur busque, un os de baleine (ou autre chose à faute de ceci) qu'elles mettent par-dessous leur poitrine, au beau milieu pour se tenir plus droites ».

Plus tard Montaigne nous décrit ainsi le corset :

« Le corset était une espèce de gaine qui emboîtait la poitrine depuis le dessous des seins jusqu'au défaut des côtes et qui finissait en pointe sur le ventre... »

« Pour faire un corps bien espagnolé, quelle géhenne ne souffrent-elles, guindées et cenglées, à tout de grosses coches sur les costes, jusqu'à la chair vive. Ouy, quelquefois à en mourir. »

Sous Louis XVI, le corset était déjà devenu plus rationnel, ce qui n'empêchait pas Jean-Jacques Rousseau de s'élever contre l'usage des corps baleinés.

Sous le Consulat et le premier Empire, on portait des brassières légèrement baleinées et lacées; sous le second Empire, une simple ceinture dite *Impératrice*.

De nos jours, on cherche à concilier l'élégance avec les règles de l'hygiène. Il est absolument

nécessaire que les organes soient à leur place. La mode des tailles fines est finie. Ce que l'on veut, c'est la souplesse et l'aisance de la tournure.

Que l'estomac puisse se dilater aisément et, ceci, on l'obtient avec le corset au busc droit, garni des deux côtés de tissu extensible.

On a essayé aussi le corset en deux parties; la partie supérieure soutient les seins, c'est le *strophion* des grecques, et la partie inférieure remplit presque les conditions d'une ceinture hypogastrique; les personnes fortes, ou celles affligées de maladies de l'estomac ou du foie y trouveront un réel avantage.

Mais ce corset doit être confectionné suivant les conseils d'un médecin.

Les médecins ont fait, à toute époque une guerre acharnée au corset, que quelques-uns regardaient comme un véritable instrument de torture. Voici, à ce sujet l'opinion d'un éminent spécialiste :

« Il est bien nécessaire de prémunir les mères de famille contre ce soi-disant indispensable objet de toilette, qui déforme leurs filles et contribue activement à les rendre faibles et malades. Cet étui de caoutchouc, de fer et de baleines ne soutient pas le corps, mais le comprime; il ne suit pas les mouvements du corps et



COSTUME NOUVEAUTÉ EN FOULARDINE MAUVE.

oblige la femme à inventer des mouvements faux qui sont presque des contorsions; il empêche le développement des muscles en frappant de stupeur, par la constriction et l'immobilité, les masses charnues qui sont chargées de donner à la colonne vertébrale la solidité et la résistance nécessaires pour soutenir le poids et les efforts des parties; l'estomac, la poitrine et l'abdomen, emprisonnés dans cette cage, ne peuvent remplir qu'imparfaitement leurs fonctions. De là les digestions difficiles ou impossibles, les dyspepsies rebelles.

« La poitrine, se dilatant mal, l'oxygénation est incomplète; les poumons, comprimés par les côtes, compriment le cœur à leur tour. De là palpitations fréquentes, gêne de la circulation dans le cerveau, gêne de la circulation veineuse dans les membres inférieurs, surtout si le corset porte des bretelles, refoulement du diaphragme, et, par suite, lenteur et difficulté du cours des matières dans l'intestin.

Grâce aux corsets garnis. L'allaitement devient impossible, par suite de l'atrophie ou du refoulement des mamelons.

« Par le corset, la jeune fille devient facilement chlorotique, les symptômes de la tuberculose se manifestent plus rapidement et avec plus d'intensité.

« Telle est à peu près l'esquisse complète des troubles que peut faire survenir dans l'organisme un vêtement qui, d'autre part, n'a aucun service à rendre. »

Ce tableau est peut-être un peu poussé au noir. Quoi qu'il en soit, il est juste de reconnaître qu'on s'efforce actuellement de faire disparaître les principaux inconvénients.

Excepté pour les personnes très fortes, on évite maintenant, pour les corsets, l'emploi des ressorts d'acier; pour les faire plus légers, plus souples, on les taille dans des étoffes légères.

Pour les corsets d'usage, que l'on veut solides et pouvant supporter les nettoyages sans trop se déformer, les coutils sont toujours très employés.

Il peuvent être marqués d'une élégante estampille et mouler le corps en perfection s'ils sortent de l'atelier d'un bon faiseur; mais, plutôt que le coutil, on emploie la baliste, quelquefois le tulle grec, et surtout le satin, la moire, les soies brochées ton sur ton ou de couleurs diversement et délicatement fondues.

J'ai cru devoir donner à cette question un développement plus considérable que celui que j'accorde d'ordinaire aux accessoires de toilette: c'est qu'il s'agit, non seulement d'élégance, mais encore de santé, et ceci me dispense de plus longue justification.

YVONNE.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Papier chimique contre les douleurs les brûlures et les cors.

Huile de lin	500 grammes.
Ail	30 —
Essence de térébenthine	500 —
Sel de Saturne	60 —
Cire jaune	30 —
Minium	15 —

On fait d'abord bouillir l'ail avec l'huile, on passe et l'on ajoute les autres substances; on applique le mélange sur des feuilles de papier de soie à l'aide d'un pinceau de blaireau, forme queue de morue, et l'on fait sécher à l'étuve.

Dysenterie. — C'est une inflammation de l'intestin d'une nature spéciale, elle est souvent épidémique et quelques médecins la regardent même comme contagieuse. La diarrhée que produit la dysenterie renferme généralement du pus, des glaires et du sang. La maladie occasionne toujours des tranchées et une sensation de brûlure en travers du ventre, au dessous du nombril.

Le traitement qui réussit le mieux consiste à prendre des évacuants, surtout le calomel et l'ipéacuanha. En prenant ce dernier médicament par petites doses, délayées dans une quantité suffisante de bouillon aux herbes, il n'agit plus comme vomitif, mais comme purgatif. Au lieu de bismuth ou d'astringents, on aura recours à l'opium qui, associé aux évacuants, guérit presque toujours la dysenterie. Les lavements au nitrate d'argent ont réussi dans un grand nombre de cas, mais il ne faut les employer que sur l'avis d'un médecin. D'ailleurs, la dysenterie est une maladie assez sérieuse pour que, malgré les conseils que nous venons de donner, on confie le traitement à l'homme de l'art.

Il est prudent, quoiqu'il ne soit pas démontré que cette diarrhée soit contagieuse, d'employer les désinfectants et les antiseptiques.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsénié Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Anthrax. — Tumeur qui se développe à la partie profonde de la peau et qui se montre principalement au dos, sur les épaules et surtout sur la nuque. L'anthrax ressemble à un gros furoncle ou plutôt à plusieurs furoncles réunis; la peau se perce en effet dans plusieurs endroits et par chaque trou s'échappe du pus mêlé de sang. La tumeur est très dure, très douloureuse, d'un rouge foncé, parfois même violacée ou noirâtre, surtout chez les vieillards. En deux ou trois jours, elle atteint cinq, six et même dix centimètres de diamètre. Comme le furoncle, l'anthrax aboutit à la formation d'un *bourbillon*, mais une solide formée par les tissus qui se sont mortifiés et détachés. Ce n'est qu'après la sortie du bourbillon que l'anthrax se guérit.

La malpropreté, les frottements répétés et prolongés, peuvent bien engendrer l'anthrax; mais il est surtout causé par la pénétration d'un microbe sous la peau, favorisé par une maladie générale comme le diabète, par un épuisement de la constitution se montrant dans le cours d'une convalescence difficile ou résultant d'excès de tout genre.

L'anthrax est toujours précédé et accompagné de fièvre, frissons, malaise général, courbature, maux de tête, inappétence, abattement complet. Le malade ressent d'abord une vive cuisson, puis une brûlure profonde, et une douleur déchirante revenant par élancements. La peau est successivement rouge vif et rouge foncé, le centre est tendu, luisant, enflammé.

Le traitement de l'anthrax consiste dans l'application d'un grand nombre de sangsues et de cataplasmes émollients et, pour le faire avorter, en applications de nombreuses couches de teinture d'iode, dès le début. Il faut ensuite débrider largement pour faire sortir le bourbillon; mais cette opération réclame l'intervention du médecin, entre les mains duquel il faut toute de suite se mettre, d'ailleurs, car l'anthrax est une maladie sérieuse, longue à guérir et qui peut se compliquer d'accidents graves. Elle est toujours l'indice d'un mauvais état général.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Boisson économique et rafraichissante

Faites bouillir vingt-quatre livres de miel avec douze litres d'eau pendant une heure, en écumant avec soin, puis ajoutez trois onces de houblon, passez au tamis et laissez refroidir dans un baril. Lorsque le liquide est devenu tiède, mettez-y une grande cuillerée de levure et laissez fermenter. Bouchez ou mettez en bouteille en ajoutant du cognac à raison d'un petit verre pour chaque bouteille.

Vous aurez au bout de quelque temps une boisson claire, vineuse, mousseuse et très saine.

Conservation du beurre.

Le procédé de salaison et de conservation le plus usité en Angleterre et dans le Nord est le procédé de Valmy. On emploie un quart de nitre, un quart de sucre et moitié de sel fin et sec, le tout bien mêlé et pulvérisé. On emploie 60 grammes de ce mélange par kilog. de beurre, après que ce dernier a été soigneusement débarrassé du petit-lait.

Lorsqu'on emploie du sel seulement, on en met 50 grammes par kilog. de beurre.

Pour conserver le beurre frais pendant plusieurs jours, on le tient dans un bain d'eau refroidie après avoir bouilli, et contenant de la chaux en dissolution. On lave le beurre avec de l'eau de chaux, puis on lave de nouveau avec de l'eau fraîche; ce double lavage neutralise les ferments qui commencent à rancir le beurre.

Pour enlever au beurre le goût de ranci, on l'agite dans une quantité d'eau contenant par litre 25 à 30 grammes d'hypochlorite de chaux. On le laisse reposer quelque temps, puis on le bat et on le lave dans l'eau fraîche. Le beurre a repris son goût de frais.

Pour rafraichir le beurre.

Le beurre s'altère vite au contact de l'air et ne tarde pas à prendre une odeur rance.

Pour faire disparaître cette odeur, il suffit de laver le beurre dans de l'eau contenant en dissolution 15 grammes de bicarbonate de soude par kilo de beurre.

Pétrissez-le et battez-le bien; laissez-le deux heures dans la solution indiquée et repétrissez-le ensuite dans de l'eau fraîche.

Le beurre ainsi traité reprendra son goût primitif.

Quelques plats pour la Semaine

EN GRAS	EN MAIGRE
Polage au bœuf à l'ail, à l'asperge, Cèleri de moulin, carotte, Céleri vert, Haricots flageolets, Œufs à la coque.	Polage velouté maigre, Pommes de terre maître d'hôtel, Œufs pochés à la Demi-sel, Cerveau au four, Omelette célestine.

Potage au bouillon d'asperges. — On a le plus grand tort de ne pas utiliser l'eau dans laquelle on a fait cuire les asperges; cette eau donne un bouillon excellent. Si on a la précaution d'employer des asperges non lavées, il faut les gratter avec soin, couper l'extrémité de la tige toujours garnie de terre, ne mettre que l'eau nécessaire à leur cuisson, il suffit qu'elles baignent. Lorsque l'asperge est cuite, passer le bouillon pour enlever les petits débris qui pourraient le troubler; cinq minutes avant de tremper la soupe, y jeter une poignée d'oseille fraîche banchée bien fin, ajouter un bon morceau de beurre.

Distractions et Jeux d'esprit

D'un mari jaloux dont le rêve Est de constamment épier, De frapper sa femme sans trêve, Le monde dit : c'est un premier.

Après un dîner savoureux, A sa bonne, jeune et jolie, En buvant un vin généreux Monsieur dit : Mon second, Julie.

Voulez-vous connaître de Rome Le grand nom d'un des fondateurs? D'un très court orémus, en somme Faites mon dernier, chers lecteurs.

Victor BONNET

Charade.

D'après mon tout, plus d'un critique, Apprécie un livre, souvent, Sans l'avoir lu; la politique. Aussi... n'allons pas plus en avant! Ce tout-là vient après le titre De maint ouvrage, on l'y verra Précédant le premier chapitre; Si l'on est sage, on le lira. Mon premier à trouver facile, Fournit au cheval des repas, Et, lorsque l'an n'est point fertile, Produit une herbe sans appas. Pour mon second, c'est la figure Que reçoit tout homme, en naissant Des mains de la mère nature, Cadeau souvent bien déplaisant.

Solutions de l'avant dernier n°.

1° Enigme.

PORTRAIT.

2° Triangle géographique.
LOIRE
ORNE
INN
RE
E

Solutions justes. — Pocahontas — Corsique — Altieri. Un Nemrod à Audenge — A. R. à Nages Taprobane Sancerre — Maf — I. chenille — Bessé — Sargé — La Ville aux Clercs — U. G. Nid — Elise et le petit Bordelais — Un lapin Chavillais — Et une salade! — L'ami Ral — La flûte et Luce — Topinambour — Pont de Braye — Gamaraus Maf.

Le gérant : HOUDIN.





En route pour l'Exposition

Le pont d'un paquebot venant d'Extrême-Orient